

lieu d'une société qui continuerait à nourrir la haine de ces choses sacrées ; et si là aussi pénétrait la dissolution, ce n'est point la moralité seulement qui manquerait à la force, ce serait l'efficacité elle-même. Est-ce enfin par la vertu d'une forme particulière de gouvernement qu'elle n'a pas, que la société retrouvera soudainement la vie et la prospérité ? Pour avoir cette foi absolue à une forme politique, y avez-vous songé ? Voici quelque soixante ans que toutes les formes de gouvernement ont été essayées, expérimentées, rejetées comme des vêtements hors d'usage, puis reprises encore : ne vous êtes-vous point demandé si la cause de leur défaite successive ne consisterait point, par hasard, en ce qu'elles n'étaient que des formes, en l'absence de l'idée même de l'autorité effacée de l'esprit et du cœur des hommes ? Dès-lors, tout attendre de la restauration d'une forme politique pour elle-même, ce ne serait en aucune façon résoudre la question essentiellement pas plus que de se confier indéfiniment à la sauvegarde de la force, pas plus que de parcourir l'échelle de toutes les solutions économiques — et ceci nous ramène à ce que M. Donoso Cortès signale comme l'unique et imprescriptible remède imposé à la société moderne, si elle veut vivre, la régénération religieuse et morale. Oui, évidemment, c'est là, pour quiconque réfléchit, la condition du succès de nos tentatives de toute nature. Tant que le sentiment de cette vérité ne dominera point tous les autres dans nos intelligences et dans nos âmes, les difficultés renaîtront sans cesse sous nos pas, dans les mêmes termes, les nuages se reformeront devant nous à mesure que nous les dissiperons. Tant que la société, en chassant le serpent révolutionnaire de sa conscience, n'aura point remporté sur elle-même cette victoire intérieure, ses victoires sur l'ennemi extérieur ne porteront point les fruits attendus de paix et de raffermissement. « ... La vérité est, dit M. Donoso Cortès, que, malgré ces victoires, qui n'ont de la victoire que le nom, le sphinx effrayant est là devant vos yeux ; la vérité est que le terrible problème est là debout, et que l'Europe ne sait ni ne peut le résoudre... » Quant au caractère même de cette réforme religieuse, il ne peut être équivoque dans la pensée de l'auteur. « C'est le catholicisme, dit-il, qui est le remède radical contre le socialisme, parce que le catholicisme est l'unique doctrine qui soit sa contradiction absolue... »

Mais cette réforme s'accomplira-t-elle ? est-elle probable ? En d'autres termes, la société actuelle est-elle destinée à périr ou à se sauver ? Ah ! c'est ici que cette noble et vigoureuse intelligence est saisie d'une sorte d'effroi devant ce mystère de l'avenir. On a vu bien des peuples désertir la foi, dit M. Donoso Cortès, on n'en a point vu y revenir d'eux-mêmes. L'auteur énumère les symptômes redoutables de notre époque, il montre l'esprit de dissolution pénétrant chez ceux-là mêmes qui ont pour mission de le combattre, la division se mettant là où l'union devrait être la première des lois, parmi tous les partis conservateurs. « En Europe, aujourd'hui, dit-il, tous les chemins semblent mener à la perdition, même les plus opposés ; les uns se perdent en cédant, les autres en résistant. Là où la faiblesse doit être la mort, il y a des princes faibles ; là où l'ambition doit être une cause de ruine, il y a des princes ambitieux... » Et dans l'ensemble de ces symptômes et de ces faits, M. Donoso Cortès voit la confirmation palpable, contemporaine d'une

philosophie terrible, — le triomphe *naturel* du mal sur le bien dans le monde, le triomphe du bien sur le mal étant réservé à l'action *surnaturelle*, *personnelle* de Dieu même. C'est ainsi que s'expliquent à ses yeux toutes les grandes époques historiques jusqu'à ces époques mystérieuses qui cloront les temps. Prise dans un sens absolu, cette doctrine est faite pour troubler plus d'un esprit ; on a pu se demander si elle n'aurait point pour résultat d'affaiblir encore dans l'homme l'idée de la responsabilité déjà si amoindrie, en rejetant les événements et les catastrophes sur le compte d'une loi nécessaire, *fatale*, dirai-je. C'est là l'objection grave qu'on peut lui faire. Prise dans un sens plus réel, plus applicable à notre temps, quelle est la signification de cette philosophie ? Elle signifie qu'il revient périodiquement des heures dans la vie des sociétés où la lutte entre le bien et le mal prend un caractère décisif, et où l'action providentielle, intervenant pour le bien, apparaît d'une manière plus visible. La liberté humaine ne serait point atteinte ainsi dans son essence, mais elle serait mise en demeure, d'une manière solennelle, de faire un choix, de revenir au bien, dont elle a laissé s'obscurcir la notion. De quelque façon qu'on juge, au surplus, ce point des opinions de M. Donoso Cortès, ce qui n'est point douteux, c'est le caractère d'opportunité qui se manifeste dans la restauration de ces vigoureuses doctrines en leur ensemble. Il y a aujourd'hui dans l'humanité une débilitation réelle ; c'est à cet état de débilitation que répond l'idéal sévère rajeuni avec un remarquable éclat de talent par M. Donoso Cortès ; c'est la religion du devoir, de l'obéissance, du sacrifice, de l'acte, opposée à la religion du droit absolu, de la révolte, de la jouissance, de la parole énervante. Cet idéal répond au besoin d'une substance saine, fortifiante, qui épure nos âmes sophistiquées en quelque sorte par toutes les passions, et ce besoin heureusement, il y a plus d'hommes qui le ressentent maintenant peut-être qu'il y a quelques années. Entre nos pensées d'alors et nos pensées d'aujourd'hui, une révolution est passée. Bien des idées n'ont-elles point été rectifiées, bien des préjugés détruits ? Bien des choses qu'on eût jugées avec indifférence, ne les voit-on pas sous un autre aspect ? La puissance des catastrophes réveille des instincts supérieurs, provoque plus d'un sincère appel à la Providence. Plus d'un esprit tourmente dans un sens religieux le mystère de nos destinées. S'il n'est point inutile de remettre souvent sous nos yeux les symptômes de décomposition qui se font jour dans notre siècle, pourquoi ne tiendrait-on pas compte également de ces symptômes meilleurs ? Si tout n'est point favorable augure à l'heure où nous vivons, pourquoi n'espérions-nous pas, en nous faisant les serviteurs libres et soumis de la vérité et du bien, retrouver une place nouvelle dans l'ordre général de la civilisation humaine ?

CH. DE MAZADE.

Considerations Morales et Politiques.

D'OU VIENT LE MAL,

PAL VICTOR PRÉVOST.

Souvent dans les vieilles cités du "moyen-âge, le bruit d'une clochette éveillait votre attention ; vous vous arrêtiez, vous prêtiez l'oreille ; un homme passait, criant à haute voix le long des rues : Priez